

Sheila Jeffreys – Épisode 8

Trigger Warning, My Lesbian Feminist Life chapitre 3

Anticlimax, a feminist perspective on the sexual revolution, chapitres 1, 2 et 3

“J’ai choisi d’être lesbienne”.

Sheila Jeffreys est de retour à Londres en 1980. La découverte du féminisme a transformé sa vie et devenir lesbienne est une étape également décisive :

« À la fin des années 1970, j’ai rejeté l’hétérosexualité et j’ai choisi de devenir lesbienne. Je vois mal ce que seraient devenues mes idées politiques, ma pensée, mon écriture et ma vie si je n’avais pas renoncé aux hommes.¹ »

À l’époque, dit-elle, tout le monde comprenait qu’il s’agissait d’un engagement révolutionnaire, car le lesbianisme représente une menace radicale pour le patriarcat et une chance pour le mouvement de libération des femmes, car :

« La culture et la politique du mouvement de libération des femmes ont été influencées sinon en grande partie créées par les féministes lesbiennes. C’est l’énergie des lesbiennes féministes qui soutenait les centres pour femmes, les centres pour les victimes de violences sexuelles, les refuges, les discothèques, et qui animait les conférences. Et ce sont les lesbiennes qui ont produit les livres et les articles les plus importants de cette époque.² »

[Remarque personnelle : Dire qu’on peut choisir d’être lesbienne et qu’il s’agit d’un choix politique a créé de nombreuses difficultés à l’époque et la réaffirmation de cette position actuellement avec la publication du livre *I wish I was a Lesbian, Women’s Lives Beyond Heterosexuality*³, édité par Angela C. Wild et publié par Spinifex Press, a relancé cette guerre intestine.

Or actuellement, les lesbiennes sont en première ligne dans la tentative d’effacement des femmes par l’avatar patriarcal du transactivisme (leurs conditions de vie et leur liberté durement gagnée considérablement dégradées. On pourrait penser qu’elles apprécient que leur nombre augmente car nous avons besoin d’un effet de masse pour nous faire entendre, certaines le font. Mais de nombreuses autres campent sur leurs position de « born-that-way » (nées comme ça) ou de « gold-star » et sur leurs cicatrices d’anciennes combattantes, qui sont réelles. Car les plus âgées d’entre elles ont parfois tout perdu en se disant lesbiennes : leurs amis, leurs familles et leurs enfants qui leur étaient retirés. Les réseaux sociaux n’arrangent pas les choses.]

À Londres, en 1977, Sheila Jeffreys ? qui partageait un appartement avec deux hommes qui ne lui posaient personnellement aucun problème ? leur a demandé de partir.

« J’ai demandé aux hommes de déménager à l’automne 1977, et je me suis embarquée dans mon aventure lesbienne. En même temps, et parce que cela me semblait dans la logique des choses, je

¹ Sheila Jeffreys, *Trigger Warning*, Spinifex Press, chapitre 3, page 67.

² Opus cité, page 67.

³ « Si seulement j’étais lesbienne ! La vie des femmes au-delà de l’hétérosexualité. »

suis devenue séparatiste. À dater de ce jour, j'ai choisi de n'admettre que des femmes dans ma vie personnelle et sentimentale. Tout dans ma vie, à l'exception de mon travail, ma politique féministe, mes amitiés, les livres, la musique et les loisirs était, et demeure,, centré sur les femmes. ⁴»

Le lesbianisme , dit Sheila Jeffreys, offre l'égalité entre partenaires, permet l'érotisation de l'égalité alors que l'hétérosexualité érotise la différence et l'infériorité.

Bien entendu,, certaines relations entre lesbiennes ne sont pas égalitaires, jouent sur la différence « femme/butch » et de ce fait reproduisent les défauts de l'hétérosexualité.

Les amours lesbiennes ne sont pas toujours un lit de roses non plus. Sheila Jeffreys explique que certaines lesbiennes multiplient les amantes pour échapper à la tendance à la possessivité et pour affirmer leur positionnement révolutionnaire, ce qui peut être très difficile à vivre si on est du genre monogame.

En 1979, le Leeds Revolutionary Feminist Group rédige et distribue le *Political Lesbian Paper : the Case Against Heterosexuality* (le lesbianisme politique : contre l'hétérosexualité).

Cet article appelle à l'ouverture d'un débat dans le mouvement et affirme que toutes les femmes peuvent devenir lesbiennes sans que cela les oblige à avoir une activité sexuelle, « mais ce qui signifie qu'elles devraient quitter les hommes et mettre leur énergie émotionnelle et politique au service des femmes. ⁵» Cet article sera amplement discuté et commenté au cours des années 1980. Certaines réactions sont carrément anti-lesbiennes, ce qui entraîne la création du Lesbian Defence Group en 1980. Les lesbiennes politiques produisent de nombreuses analyses de l'hétérosexualité et de son fonctionnement qui ont disparu et n'ont pas été reprises depuis. L'idée que la sexualité est un construit social est tombée en disgrâce, et même dans la communauté lesbienne, certaines s'accrochent à l'idée que l'on naît lesbienne, comme nous l'avons vu.

À partir des années 1980, Sheila Jeffreys et les féministes lesbiennes entreprennent de construire une communauté lesbienne et d'élaborer sa culture, ce qui passe par la récupération de l'histoire des lesbiennes avec le Lesbian History Group et la Lesbian Archive dans le but de fonder des Lesbian Studies.

« Je ne me doutais pas que nous étions en train de vivre une époque inédite dans l'histoire qui serait éliminée au cours des décennies suivantes.⁶ », dit Sheila Jeffreys. « À cette époque, les études féministes n'avaient pas encore été professionnalisées et les intervenantes avaient conscience de parler au nom du mouvement de libération des femmes et d'avoir des comptes à lui rendre. [...] Cette radicalité semble extraordinaire de nos jours, à une époque où les études féministes sont devenues études de genre, ont été absorbées par l'université masculine et le postmodernisme et transformées en quelque chose qui ressemble à un antidote contre le féminisme.⁷ »

⁴ Opus cité, page 73.

⁵ Opus cité, page 80.

⁶ Opus cité, pp. 82-83.

⁷ Opus cité, page 84.

Not A Passing Phase (il ne s'agit pas d'une passade) est le premier livre sur l'histoire des lesbiennes que le Lesbian History Group publie en 1989. Et en 1990, Sheila Jeffreys publie *Anticlimax, a feminist perspective on the sexual revolution*⁸.

⁸ *Anticlimax* a été publié par The Women's Press. Il a été réédité par Spinifex Press en 2011.

Ce livre n'a rien perdu de sa pertinence. Les idées qu'il exprime ont été balayées et oubliées. L'idéal serait de le traduire et de le publier, mais en France actuellement, cela relève du songe creux. Contentons-nous d'en extraire la « substantifique moelle ».

Parlons d'abord du titre : *Anticlimax*. Sheila Jeffreys joue sur le sens des mots, car « anticlimax » décrit à la fois la déception qui peut succéder à une forte attente et la retombée de l'excitation et du plaisir sexuel après l'orgasme.

Ce livre vise à démontrer que la sexualité est un construit social et que la « révolution sexuelle » a coupé l'élan des femmes vers leur émancipation.

Le livre a été bien accueilli lors de sa sortie, mais il a eu des détracteurs ; ils/elles ont surnommé Sheila Jeffreys « la jésuite du mouvement féministe ».

[Remarque personnelle : Parmi celles qui ont connu cette époque de prétendue libération sexuelle, nous sommes assez nombreuses à reconnaître qu'elle a surtout libéré les hommes. Est-ce une coïncidence si on nous a donné la pilule contraceptive (et c'est nous qui subissons les conséquences de la prise prolongée d'hormones destinées à enrayer le fonctionnement d'un organe sain) et si on a fini par nous accorder le droit d'avorter (que certaines semblent considérer comme un graal au point de vouloir l'inscrire dans la constitution, comme si une constitution était éternelle, alors qu'il s'agit d'une réponse insatisfaisante à la détresse de nombreuses femmes et au comportement néfaste de nombreux hommes). C'était tellement plus simple pour le patriarcat que d'exiger de ses membres mâles un changement de comportement sexuel. Les féministes du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} l'avaient compris, voir *The Spinster and Her Enemies*.]

Dès l'introduction Sheila Jeffreys dévoile le sens profond de cette révolution sexuelle qui « permettait aux femmes de prendre plaisir à leur propre soumission érotisée. [...] Le problème de la femme qui résiste traverse toute l'histoire de la sexologie.⁹ »

L'astuce des sexologues a consisté à présenter leurs nouvelles préconisations sexuelles dans un langage, par ailleurs utilisé par le féminisme, qui évoque la libération, manœuvre de récupération réussie. Si bien qu'il semble exister un rapport direct entre la « révolution sexuelle et les progrès dans la condition des femmes.

Les grands prêtres de la sexologie, avec l'aide des pornographes, des romanciers progressistes et des radicaux sexuels ont continué à orchestrer l'adhésion enjouée des femmes à leur oppression grâce à la création de leur réaction sexuelle.

Pendant une centaine d'années, des sexologues ont consacré leur vie à provoquer des orgasmes chez les femmes dans le but d'empêcher notre libération. [...]

Anticlimax étudie les œuvres des sexologues et des thérapeutes, des pornographes, des romanciers et des radicaux sexuels qui ont participé à la construction du désir hétérosexuel depuis la deuxième guerre mondiale. [...]

Dans le désir hétérosexuel, notre soumission devient sexy pour nous et pour les hommes. Le désir hétérosexuels peut aussi exister dans les rapports homosexuels et lesbiens, car ni les femmes ni les

⁹ Sheila Jeffreys, *Anticlimax, a feminist perspective on the sexual revolution*, The Women's Press, 1990, page 1.

hommes n'échappent à la construction hétérosexuelle de leur désir en aimant des personnes de même sexe. Nous grandissons tous dans le *système politique* de l'hétérosexualité.¹⁰ »

Or, les analyses féministes de la violence masculine, de la pornographie, étaient beaucoup plus critiques et comme cela s'était déjà produit lors de la première vague de féminisme au XIX^{ème} siècle, c'est à ces critiques que réagissent les sexologues et leurs émules.

« *Anticlimax* considère l'hétérosexualité comme une institution politique grâce à laquelle la domination masculine s'organise et se maintient.¹¹ »

Et l'introduction se termine ainsi :

« Aucune libération n'est envisageable pour les femmes dans un monde où l'inégalité, et plus précisément celle des femmes, est sexy [...] Lorsque l'égalité sera excitante, non seulement en théorie mais dans l'amour et le sexe, alors la libération des femmes deviendra une possibilité réelle. ¹²»

Le chapitre 1 s'occupe des années 1950, donc de l'immédiat après-guerre. Pendant la guerre, les mœurs s'étaient apparemment « relâchées » et les femmes avaient, par la force des choses, pris un peu d'indépendance. La guerre avait aussi entraîné son lot de divorces.

Voici ce que déclare un dénommé Joseph Brayshaw du Conseil d'orientation conjugale :

« Chaque fois que l'égalité des femmes se traduit dans la loi ou dans la coutume, on assiste à la dissolution du mariage.¹³ » Ce que Sheila Jeffreys commente ainsi :

« Alors, que fallait-il faire ? Si le problème venait des hommes qui ne supportaient pas que les femmes contestent leur autorité, on aurait pu les éduquer à se comporter en égaux – pour les réconcilier avec la perte de leur pouvoir. ¹⁴» On s'en doute, ce n'est pas la solution qui a été choisie.

« [Les conseillers conjugaux] comprirent que le plaisir de la femme pendant l'acte sexuel facilitait sa soumission, c'est ainsi que les conseils et la thérapie sexuelle devinrent des outils importants dans la lutte pour le maintien du pouvoir masculin.¹⁵ »

Mais ces idéologues prirent soin de récupérer l'idée de l'égalité des femmes pour l'inclure dans leur rhétorique :

« Cette nouvelle égalité était une idéologie du développement séparé mais 'égal', une sorte d'apartheid sexuel. Hommes et femmes jouaient des rôles entièrement différents dans la société parce qu'ils étaient physiquement et mentalement différents. ¹⁶»

¹⁰ Opus cité, page 2. C'est moi qui souligne.

¹¹ Opus cité, page 3.

¹² Opus cité, page 4.

¹³ Joseph Brayshaw, « La stabilité du mariage » *Eugenics Review*, volume 44 no 2, juillet 1952, page 85 cité par Sheila Jeffreys, opus cité page 10.

¹⁴ Opus cité, page 10.

¹⁵ Opus cité, page 12.

¹⁶ Opus cité, pages 12-13.

Et bien sûr, l'une de ces différences émanait du « rôle important de la femme en tant que mère. ¹⁷»

Dans l'immédiat après-guerre, la maternité fit l'objet de toutes les attentions, et par conséquent, la mère aussi. La maternité (re)devint le rôle principal des femmes.

« Les sexologues jouèrent un rôle essentiel dans le rétablissement des rapports hommes/femmes afin de réparer les dommages causés au pouvoir masculin par le fort mouvement féministe de la fin du XIXème siècle et du début du XXème, et par les transformations sociales et économiques qui offraient aux femmes de meilleures opportunités d'autodétermination. [...] Cette tendance des sexologues à promouvoir ou à se saisir d'une forme de féminisme qui sert leurs intérêts et de qualifier le féminisme réel d'«extrême» prévaut encore aujourd'hui dans les travaux des libertariens sexuels et doit être considérée avec la plus grande méfiance. Nous pouvons être raisonnablement certaines que le genre de féminisme que les sexologues masculins tournent en dérision est celui qui menace leurs privilèges¹⁸. »

L'érotisation de la femme au foyer.

Qu'est-ce qu'un rapport sexuel ?

« L'acte sexuel était le coït pendant lequel un homme pénétrait le vagin d'une femme avec son pénis. [...] Ce n'était pas l'excitation sexuelle de la femme qui ouvrait cette séquence. On considérait que la femme était sexuellement passive, ou tout juste capable de réagir, voire pas du tout.¹⁹ »

Pour ces héritiers de Freud, le désir sexuel est masculin. Trop de femmes restent insensibles à la séduction esthétique du pénis. Le manque d'enthousiasme des femmes pour les rapports sexuels est le problème dominant de la sexologie depuis le début du XXème siècle.

« Dans son livre *Lesbian Origins*, l'anthropologue Susan Cavin considère que l'existence de tabous sur les rapports sexuels révèlent une mainmise patriarcale partielle sur les sociétés où ils existent. Dès que les tabous sur l'acte sexuel sont levés, la capacité des femmes à contrôler la contraception et donc la grossesse est considérablement réduite. Le rapport sexuel est la seule pratique sexuelle purement reproductive, et si les femmes ne s'y engagent que lorsqu'elles veulent procréer, alors elles contrôlent la procréation. Dès que l'acte sexuel devient obligatoire, les femmes ont recours à des moyens de contraception artificiels, à l'avortement, à l'infanticide, afin de contrôler la procréation et la grossesse.²⁰ »

¹⁷ Opus cité, page 13

¹⁸ Opus cité, pages 17-18.

¹⁹ Opus cité, page 19.

²⁰ Opus cité, pages 22-23.

Frigidité et impuissance.

Les sexologues définissent la frigidité par « l'incapacité d'une femme à avoir un orgasme vaginal pendant un rapport sexuel.²¹ » C'était apparemment le cas de 90 % des femmes.

Or, pour qu'une femme ait un orgasme vaginal, il faut que le rapport dure plus d'une ou deux secondes, mais prolonger sa durée semblait impossible à la plupart des hommes.

« L'éjaculation précoce est un merveilleux exemple de maladie inventée, » dit Sheila Jeffreys, « Si le rapport sexuel n'avait pour but que la seule procréation, il suffirait de déposer le sperme dans le vagin [...] Puisqu'un homme était capable de donner à une femme tout le plaisir dont elle a besoin sans pénétration, le fait qu'il éjacule avant d'entrer dans la pièce avait peu d'importance.²² »

Le rôle de la femme consistait à faire preuve d'enthousiasme ou à le simuler.

Pourquoi tant insister sur le coït et l'orgasme vaginal ?

« On présumait qu'une femme ne prenait du plaisir avec un homme qu'en s'abandonnant à lui, et que cet abandon ne se limiterait pas à l'acte sexuel mais s'infiltrerait dans tous les autres aspects de sa relation avec lui. Sa reddition colorerait son rapport au monde.²³ »

C'est toute une éducation au renoncement à soi-même qu'il faut mettre en place pour les femmes si elles ne s'y plient pas d'elles-mêmes, c'est le rôle de la thérapie sexuelle.

Bien entendu, pendant les années 1950 seules les femmes mariées étaient censées être sexuellement actives.

Les femmes célibataires étaient un objet de pitié car on les supposait désespérément malheureuses. Les années 1950 voyaient « la vieille fille » comme un problème, alors qu'au cours des années 1920-1930, elles avaient prouvé leur force dans les mouvements féministes.

« Cette fierté et ce statut disparurent dans le monde d'après-guerre qui n'accordait un statut qu'aux femmes mariées et faisait du célibat une pathologie.²⁴ »

Pendant les années 1920/30, l'amitié féminine avait contribué à la lutte féministe et à l'indépendance des femmes.

²¹ Opus cité, page 23.

²² Ibidem.

²³ Opus cité, page 29.

²⁴ Opus cité, page 39.

Le féminisme des années 1960/70 redonnera toute son importance à l'amitié féminine²⁵.

Pendant les années 1950, il était impensable pour une femme de ne pas se marier. Entretenir une amitié passionnée avec une autre femme était tout aussi impensable, voire pire, car cela pouvait compromettre ses chances de se marier.

« En termes tout à fait concrets, » dit Sheila Jeffreys, « cette incapacité à suggérer que les femmes puissent s'aimer, ou la condamnation de cette possibilité, à une époque où on faisait face au problème de la solitude des femmes 'surnuméraires', c'est-à-dire les femmes dont les hommes n'avaient pas besoin, suggère une peur aigüe du lesbianisme. Nous ne devrions pas nous étonner que les femmes soient empêtrées dans l'hétéro-réalité au point d'être incapables d'envisager l'amour ou le bonheur sans pouvoir être utiles à des hommes et à des enfants si nous considérons que de nombreuses femmes hétérosexuelles, qui aujourd'hui se disent féministes, ont ce problème.²⁶ »

Anti-lesbianisme.

L'immédiat après-guerre a été très difficile pour les lesbiennes et les homosexuels, considérés comme des ennemis de la famille. Ce rejet fut plus brutal aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne. Les psychanalystes en imputaient volontiers la responsabilité aux mères.

« On aurait pu s'attendre à ce que la 'révolution sexuelle' des années 1960 libèrent les lesbiennes et les homosexuels. D'une certaine manière, cela aurait pu être le cas, mais la révolution sexuelle était une révolution hétérosexuelle, et tout ce qui pouvait aller dans le sens d'une libération des homosexuels était purement accidentel. La plupart des prétendus prophètes progressistes de la nouvelle liberté sexuelle continuaient à craindre l'homosexualité ou à lui être hostiles. ²⁷ »

Le chapitre 2 s'intitule « Fin de la censure ».

Aux USA et en Grande-Bretagne, certains romanciers tels Norman Mailer, D. H. Lawrence, Hubert Selby, Vladimir Nabokov, William Burroughs²⁸ (pour ne citer que les plus célèbres), s'affrontèrent en tant que progressistes aux prudes réactionnaires qui voulaient censurer le contenu sexuel de leurs œuvres.

« Lorsque nous examinons les valeurs sexuelles décrites dans leurs livres, nous trouvons la soumission féminine et l'agression masculine, les violences sexuelles sur les filles et le sadomasochisme.²⁹ »

²⁵ Voir Janice Raymond, *A Passion for Friends, Towards a Philosophy of Female Affection*, 1986. Ce livre est présenté sur ce blog à la page de Janice Raymond.

²⁶ Opus cité, page 49.

²⁷ Opus cité, page 57.

²⁸ D. H. Lawrence : *Lady Chatterley's Lover*; Norman Mailer, *The Deer Park*; Hubert Selby, *Retour à Brooklyn (Last Exit to Brooklyn)*; Vladimir Nabokov, *Lolita*; William Burroughs, *Le festin nu (The Naked Lunch)*. Kate Millet a fait une critique très exhaustive de Norman Mailer en 1971 dans *Sexual Politics*.

²⁹ Opus cité, page 60.

On retrouve les mêmes valeurs dans la pornographie. Ces « valeurs » sont tenues pour être la « vérité » sur la sexualité.

La bataille (parfois judiciaire) a donné naissance à un mythe : celui d'un combat pour la vérité, la liberté et la justice.

En Grande-Bretagne, la loi dite *Obscene Publications Act* de 1857 autorisait les magistrats à détruire certaines parutions. Cette loi est attaquée dans les années 1950.

À cette époque, les ouvrages de ce genre étaient publiés en anglais à Paris par Olympia Press, qui appartenait à Maurice Girodias. Ce dernier publiait tous les livres interdits s'il jugeait qu'ils avaient une valeur littéraire. Il publiait Henry Miller, Jean Genet, Nabokov, Burroughs, etc. Mais il publiait aussi de la pornographie pure.

Sheila Jeffreys se livre ensuite à une critique très exhaustive de *Lolita* de Nabokov qui vaudrait la peine d'être traduite intégralement.[Remarque personnelle : Car lorsque, de nos jours, on surnomme une fillette ou une jeune fille « Lolita », on la traite en provocatrice et on lui impute la responsabilité de son exploitation sexuelle. Et ce roman renvoie également à la levée du tabou sur l'inceste et la pédophilie des années 1960-70 dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.]

Le chapitre 3 s'attaque à la fameuse révolution sexuelle, et plus particulièrement à son propagandiste britannique le plus célèbre, Alex Comfort et à son livre, *The Joy of Sex* (publié en français sous le titre *Les joies du sexe* en 1972).

« *Les joies du sexe* affirmait que les femmes étant désormais égales, cela leur donnait le droit de participer pleinement au sadomasochisme, au sexe anal et oral. On voit ici que l'acte sexuel est vu sous un autre angle. L'éthique laborieuse qui s'attachait à l'acte sexuel avait disparu et l'acte sexuel était censé être amusant. On faisait de moins en moins référence à la famille et au mariage et la sexualité de groupe était considérée comme une activité acceptable. Cela ressemble à une révolution sexologique et c'est ainsi qu'en parlent les historiens. On pensait que cette 'révolution' émancipait les femmes et leur donnait des droits sexuels égaux.

Il est pourtant nécessaire de soumettre cette révolution à un examen critique.³⁰ »

Il semble que la sexologie évite totalement l'aspect politique de la sexualité, sa valeur émancipatrice reposant sur la variété des activités et des pratiques.

Qu'en est-il de la législation britannique ?

³⁰ Opus cité, page 91.

« Pendant les années 1960, la législation britannique a évolué, sur l'avortement et l'homosexualité notamment, dans le sens d'une libéralisation qui s'est également étendue aux rapports sexuels hors mariage et à davantage de liberté d'expression sur ce sujet.

Mais l'indépendance croissante des femmes représentait une menace directe pour le maintien du pouvoir et des privilèges masculins. Que cette menace ne se soit pas matérialisée, dirons-nous, s'explique en grande partie par le succès de la révolution sexuelle. Cette révolution sexuelle fut une contre-révolution et a opportunément servi à une adaptation soigneusement mise au point de l'institution de l'hétérosexualité. [...]

En tant que science, la sexologie postulait que le sexe jouait un rôle essentiel dans le maintien de la soumission des femmes [...]

Réputée émancipatrice pour les femmes, il était évident pour tous les lecteurs de la littérature sexologique que la participation des femmes à cette révolution ne visait pas à les libérer de quoi que ce soit hormis de leur bon sens et de leur instinct d'autoconservation. [...]

Au lieu de menacer le mariage patriarcal traditionnel, la révolution sexuelle a renforcé cette institution³¹. »

L'idéologie du libéralisme sexuel.

Au début des années 1960, les révolutionnaires sexuels se tournent vers la Suède, le Danemark et le Pays-Bas comme sources d'inspiration.

Le concept d'inhibition devient une arme redoutable ; ce sont principalement les femmes qui en sont atteintes, probablement depuis l'enfance, car l'inhibition est un construit social.

Les femmes de la fin des années 1960 ont donc pour tâche de vaincre leurs inhibitions.

Relativisme moral.

Le relativisme moral est au fondement de la révolution sexuelle de cette époque. La levée des inhibitions s'étend aux enfants au point de gommer la notion de violences sexuelles qui leur sont infligées. « L'enfant éclairé ne se sentirait pas violenté.³² »

« Cette insensibilité à l'égard des abus de pouvoir dans le domaine sexuel est fondamentale dans le libéralisme sexuel. On considère que toutes les pratiques sexuelles sont également neutres. On ne tient pas compte des différences de pouvoir entre hommes et femmes, hommes et enfants.³³ »

Les radicaux sexuels.

« Cette révolution a eu ses prophètes : Wilhelm Reich et Herbert Marcuse. Les idées de ces hommes devinrent la sagesse conventionnelle d'une génération de jeunes gens qui vivaient la révolution à travers leurs pratiques sexuelles. Ces idées sont encore bien vivantes.³⁴ »

³¹ Opus cité, page 93.

³² Opus cité, page 97.

³³ Opus cité, page 98.

³⁴ Opus cité, page 100.

Pour Reich, l'orgasme était un signe de bonne santé. Marcuse était plus favorable à la libération homosexuelle. [Remarque personnelle : Leurs ouvrages sont encore faciles à trouver pour celles ou ceux qui souhaitent s'en faire une idée.]

L'érotisation de la femmes célibataire.

La sexologie des années 1960 change d'avis sur les rapports sexuels hors mariage. Le magazine *Cosmopolitan* symbolise ce nouveau positionnement ainsi que le livre de Helen Gurley Brown, *Sex and the Single Girl* (1962).

Cette nouvelle génération représente une menace potentielle pour le patriarcat. En érotisant la femme célibataire, on lui donnait un rôle à jouer dans l'institution hétérosexuelle. Il était (sous)-entendu que son objectif ultime était le mariage. En attendant, grâce à des magazines « branchés », à des publicités, des films, etc., on lui apprenait à « rendre un homme heureux ».

« Cette construction de la femme célibataire qui était le fond de commerce des nouveaux magazines féminins des années 1960 prétendument 'progressistes', c'était précisément la camisole de force contre laquelle se révoltaient les femmes et qui les a poussées à créer le mouvement de libération des femmes à la fin des années 1960. [...] Mais ces recettes n'ont pas disparu et envahissent encore les magazines féminins.³⁵ »

À la fin des années 1960, les femmes célibataires étaient lesbiennes ou hétérosexuelles actives. L'activité sexuelle était « obligatoire » et il n'était en principe pas question de s'y soustraire.

L'homosexualité.

La révolution sexuelle était hétérosexuelle et, dans le meilleur des cas, l'homosexualité était tolérée, le lesbianisme moins.

La Grande-Bretagne décriminalise l'homosexualité en 1967 au motif que l'État n'a pas à s'immiscer dans le comportement sexuel privé.

« La séparation entre public et privé est une prémisse fondamentale du libéralisme sexuel. À court terme, elle a contribué à la libération homosexuelle. Mais l'idée que tout ce qui se passe en privé entre adultes consentants serait dénué de sens politique a abouti au libertarianisme sexuel des années 1980 qui est à l'exact opposé du féminisme.³⁶ »

Et en Grande-Bretagne, en 1988, la loi interdit la promotion de l'homosexualité (section 28), ce qui prouve que tolérer ne signifie pas accepter.

En 1968, le magazine *Forum* s'attaque frontalement à l'ignorance sexuelle et à la « femme inhibée ».

« Du sexe anal en passant par l'inceste et la gorge profonde, c'est-à-dire l'utilisation de la gorge d'une femme comme substitut du vagin, *Forum* entreprend de persuader son énorme lectorat, réparti dans 40 pays, que tout est permis. [...] Au lieu de nous exposer les délices de la révolution

³⁵ Opus cité, page 107.

³⁶ Opus cité, page 112.

sexuelle, [le courrier des lecteurs] nous montre la triste réalité d'une forme nouvelle de soumission des femmes.³⁷ »

Les pratiques sexuelles décrites dans *Forum* étaient parfois très violentes. Les sexshops commencent à apparaître.

1972 : *Les joies du sexe* et Alex Comfort.

Les joies du sexe sont le manuel sexuel le plus célèbre [Remarque personnelle : j'ai vérifié, il se vend encore de nos jours].

Alex Comfort est médecin et chercheur en sexologie. Son livre cible ceux qu'intéresse « une sexualité exigeante » (*gourmet sex*). On n'y parle pas d'homosexualité mais toutes les facettes de l'hétérosexualité y apparaissent, y compris des pratiques sexuelles jadis considérées comme des perversions (somasochisme, sexe anal, etc.).

Ces pratiques inquiètent de nombreuses femmes, elles les trouvent dégradantes et humiliantes.

Selon Comfort, le désir masculin a besoin de fétichiser diverses parties du corps féminin, qui perd son statut humain le temps qu'il faut pour que l'érection advienne [remarque personnelle : mais il le retrouverait miraculeusement ensuite !].

La sensibilité sexuelle de l'homme se trouve au bout de son pénis.

Tout ceci, selon Comfort, est inévitable et les femmes doivent s'y habituer et fournir à leurs partenaires les stimuli dont ils ont besoin.

Aux hommes, Comfort dit qu'ils peuvent aider les femmes à s'adapter à leur sexualité.

Comfort ne comprend rien à la prostitution. Selon lui, celles qui « se prostituent » le font par haine des hommes ! Mais heureusement, dit-il, la liberté sexuelle va éliminer le sexe vénal (en transformant toutes les femmes en prostituées, ajoute Sheila Jeffreys).

« C'est parce que les hommes ont beaucoup de difficultés à imaginer une relation sexuelle qui ne soit pas basée sur la domination et la soumission qu'ils confondent ce que fait une femmes prostituée avec ce qu'ils veulent imposer à leurs partenaires...³⁸ »

L'échangisme

L'échangisme est une pratique sexuelle emblématique de cette révolution sexuelle. Alex Comfort en est un adepte.

L'échangisme révèle l'influence exercée par la pornographie sur la culture.

Il s'agit d'apprendre aux femmes à dissocier l'émotion (l'amour) de l'acte sexuel et à dominer leur jalousie. [Remarque personnelle : comme si les hommes n'étaient pas jaloux et ne considéraient jamais les femmes comme leur propriété.]

³⁷ Opus cité, page 113. Sheila Jeffreys citent certains de ces témoignages.

³⁸ Opus cité, page 122.

« Le viol disparaîtrait lorsque les femmes seraient prêtes à s'offrir sexuellement aux hommes ; l'idée qui sous-tend ce raisonnement veut que les hommes violent parce qu'ils n'ont pas accès aux femmes. Ce n'est pas le cas en réalité. Les hommes violent parce qu'ils veulent inspirer la peur et exercer leur pouvoir.³⁹ »

Masters et Johnson et la thérapie sexuelle.

« On considère William Masters et Virginia Johnson comme les responsables d'une révolution dans la thérapie sexuelle au cours des années 1960. Leur travail a été salué par les féministes parce qu'ils se sont concentrés sur l'orgasme clitoridien et parce que leurs recherches ont apparemment invalidé une fois pour toutes la notion freudienne qui veut qu'une femme saine ait un orgasme vaginal.⁴⁰ »

Leurs travaux ont fait autorité car ils se basaient sur l'observation directe en laboratoire⁴¹ de plus de 10 000 orgasmes masculins et féminins. Ils ont appliqué leurs découvertes à une forme de thérapie sexuelle fondée sur la technique plutôt que sur la psychothérapie ou la chirurgie. Ils paraissaient donc progressistes, mais le but ultime de la thérapie demeurait le maintien de la domination masculine. D'ailleurs, les hommes qui suivaient leurs conseils gagnaient, paraît-il, beaucoup de confiance en eux-mêmes et d'assurance.

Masters avait commencé ses recherches par des entretiens approfondis avec des hommes et des femmes prostituées, en raison de leurs « connaissances techniques », notamment celles employées par les femmes prostituées contre l'éjaculation précoce.

« La relation prostituée/client révèle dans toute sa vérité le pouvoir politique à l'œuvre dans l'échange hétérosexuel sous le régime de domination masculine. Les femmes qui travaillent en tant que prostituées sont au service de la sexualité masculine pour gagner leur vie. Cette relation présente toute l'inégalité qui caractérise les occupations de service et c'est un symbole puissant de l'oppression sexuelle des femmes. Masters ne tenait pas compte de la dimension politique de la prostitution et la considérait comme une interaction sexuelle particulièrement adaptée pour servir de fondement à son travail. En favorisant l'érection masculine, les femmes prostituées sont au service de la domination masculine. Au même titre que les thérapeutes sexuels elles aident les hommes 'à être des hommes'.⁴² »

Les femmes bénéficient-elles de la même sollicitude ?

« Le traitement de la prétendue incompetence sexuelle des femmes est sensiblement différent. On n'attend pas de l'homme qu'il se mette au service de la femme de la même manière. Il n'existe pas d'équivalent de la femme prostituée au service des hommes, donc l'homme n'a pas de modèle de

³⁹ Opus cité, page 129.

⁴⁰ Opus cité, page 135.

⁴¹ On a trop rarement conscience que les conditions de laboratoire ne peuvent pas reproduire fidèlement les conditions de la vie réelle et que les observations ainsi obtenues sont biaisées. Il semble que cette confusion remonte aux prémices de la science moderne alors que ses praticiens voulaient éliminer de leurs observations tout ce qu'il jugeaient non objectif (affects, couleurs, sensations, etc.).

⁴² Opus cité, page 136.

servilité à imiter. Le vaginisme, décrit comme un spasme musculaire empêchant la pénétration du pénis dans le vagin, est traité par l'introduction dans ce vagin de dilateurs de tailles croissantes. Cette pratique coïncide avec un modèle de sexualité masculine pornographique dans lequel on introduit divers objets improbables dans les orifices d'une femme.⁴³»

Mais, et c'est tout à fait contradictoire, voire arbitraire, Masters et Johnson affirment que les femmes n'aiment introduire que des pénis dans leurs vagins, et que la « pénétration digitale » est à proscrire. Pourquoi ? Parce que ces caresses peuvent être beaucoup plus satisfaisantes que la pénétration pénienne. Et parce que, dans leur doxa, le vagin doit être réservé au pénis.

« C'est peut-être un indice. Les sexologues craignent que les femmes préfèrent des doigts dans leur vagin plutôt que des pénis. Et ils ont de bonnes raisons de le craindre [...] Si les femmes découvraient les délices des doigts dans le vagin, elles pourraient se détourner de l'acte sexuel et ainsi miner l'hétérosexualité en rejetant son institution sacrée. Et bien sûr, elles pourraient également se demander pourquoi elles ont besoin d'être avec des hommes⁴⁴. »

Mais nulle part ces sexologues n'évoquent l'inégalité du pouvoir entre les femmes et les hommes et qui est à l'origine de dysfonctionnements sexuels qu'ils attribuent à l'ignorance des femmes.

Les travaux de Masters et Johnson ont tout de même un côté positif : ils ont créé une prise de conscience chez certains hommes du droit au plaisir de leurs partenaires.

J'aborderai prochainement les chapitres 4 et 5 de cet ouvrage, qui sont consacrés à « l'échec de la libération homosexuelle ».

Annie Gouilleux

Lyon le 2 octobre 2026

⁴³ Opus cité, page 138.

⁴⁴ Opus cité, page 141.